

Livres

Number 805, November–December 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92019ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2019). Review of [Livres]. *Relations*, (805), 46–48.

Le droit au froid

SHEILA WATT-CLOUTIER

Traduit de l'anglais par Gérald Baril
Montréal, Écosociété, 2019, 356 p.

En Occident, le froid renvoie symboliquement à la nuit et à la mort alors que la chaleur évoque la vie. Ainsi, parler de droit au froid sonne comme un oxymore. Or, Sheila Watt-Cloutier montre merveilleusement bien comment la culture inuit est intimement liée au froid, à ses contraintes et à ses ressources, au point que le réchauffement climatique planétaire risque de compromettre la survie culturelle du peuple inuit. Comme elle l'explique à plusieurs reprises, sa protestation n'est pas d'abord écologique (même si elle insiste fortement sur cet aspect, la calotte glaciaire étant, comme elle le dit, le baromètre de la planète), mais avant tout politique, prenant appui sur les droits humains.

À travers le récit de la vie de Sheila Watt-Cloutier, nous découvrons la culture inuit. Watt est le nom de son grand-père, un Blanc qui a abandonné sa femme et ses trois enfants, comme tant d'autres. Quant à son père, elle ne connaît son identité qu'à 12 ans : un Blanc aussi, membre de la GRC. Sheila est donc profondément inuit de culture mais biologiquement métissée, ce qui lui posera certaines difficultés. Le récit est essentiellement chronologique : naissance à Kuujuaq en 1953, éducation primaire à Blanche, en Nouvelle-Écosse, puis secondaire à Churchill et collégiale à Ottawa. Sheila souhaite devenir médecin, mais son parcours scolaire pose problème. Elle revient à Kuujuaq et travaille à la clinique médicale. Elle s'engage dans la gestion de la commission scolaire Kativik. En 1974, elle se marie à Denis Cloutier. Le couple aura deux enfants et se séparera une dizaine d'années plus tard. Sheila devient employée à la commission scolaire, puis se fait élire présidente de la section canadienne du Conseil circumpolaire inuit. C'est le début d'une carrière internationale agitée et féconde où elle s'imposera comme une leader incontestée de la



culture des gens du froid et comme témoin de la menace que font peser les changements climatiques sur ces populations. En 2007, deux parlementaires norvégiens suggèrent sa candidature au prix Nobel de la paix, ce qui la propulse sur la scène médiatique.

Si la vie de Sheila Watt-Cloutier est captivante, la description qu'elle fait de la culture inuit, de sa cohérence interne et de ses valeurs l'est plus encore. Elle insiste beaucoup sur la nourriture en des termes étonnants. « Les morceaux de viande passés de main en main régalaient les enfants et les adultes, les femmes obtenant souvent les parties considérées comme les plus succulentes. Pour ma part, je raffolais du foie. Mais le moment attendu avec le plus d'impatience par les enfants était celui où nous pouvions nous rapprocher et plonger la main dans le corps ouvert du phoque, pour l'en ressortir les doigts couverts d'un sang riche et sucré que nous léchions comme si c'était du miel » (p. 44). Passage d'une force ethnologique remarquable dont l'écho revient tout au long du livre.

Perdre le lien avec l'environnement, la neige et les animaux, oublier les habiletés ancestrales, c'est un peu mourir. « Aussi difficile à saisir cela puisse-t-il être, la glace, pour nous Inuit, compte par-dessus tout. La glace est la vie » (p. 288). À signaler aussi, sur le plan anthropologique, la réflexion faite au chapitre 8 sur l'importance accordée par les Inuit à la réconciliation avec les anciens, y compris les morts.

L'auteure explique bien comment la pollution venant du Sud affecte les com-

munautés inuit, notamment en contaminant le lait maternel. Le combat pour la survie est donc loin d'être gagné. Le dernier chapitre montre les apories entre les promesses d'un développement du Nord à la manière du Sud (mines et énergie) et les difficultés d'une véritable transition culturelle.

Ce livre nous rend proches de ce Nord si vivant, si résistant.

André Beauchamp

Projet coopératif et christianisme social

ENZO PEZZINI

Bruxelles, Presses de l'Université
Saint-Louis, 2018, 326 p.

Docteur en sciences politiques et sociales, Enzo Pezzini présente dans ce livre une partie des résultats de sa thèse intitulée « Bien commun et démocratie économique. Enjeux éthiques et politiques de l'entreprise coopérative ». Il procède à l'analyse, en parallèle, de l'évolution du mouvement coopératif, depuis le XIX^e siècle jusqu'à aujourd'hui, et de l'histoire de la doctrine sociale de l'Église pendant la même période.

L'auteur ne cherche pas à démontrer que l'enseignement social de l'Église est à l'origine du mouvement coopératif – il reconnaît même que l'Église a tardé à l'appuyer –, mais qu'ils ont en commun « sept principes en action » : le *principe personnaliste* qui reconnaît la dignité de la personne humaine ; le *principe de subsidiarité* qui vise à activer les interactions entre le public, le privé, les corps intermédiaires et les familles ; le *principe de solidarité* qui consiste à être avec et pour l'autre ; le *principe du bien commun* qui comprend l'ensemble des conditions de vie sociale qui permettent aux personnes de s'accomplir ; le *principe de participation*,

étroitement lié à la démocratie et à la dignité de la personne; enfin, le *principe de la destination universelle des biens* qui vise à une économie plus juste et solidaire. Pour chacun de ces principes, l'auteur précise la contribution progressive de la doctrine sociale de l'Église à leur compréhension et les applications contextuelles qu'en ont faites les coopératives. De façon générale, la démonstration convainc. Les documents étudiés révèlent, selon les termes de Pezzini, une «coïncidence doctrinale».

Il appuie cette approche textuelle sur une présentation de «quelques-unes des figures marquantes de l'expérience coopérative, qui sont liées, d'une manière ou d'une autre, au solidarisme chrétien». Parmi les fondateurs de coopératives, on retrouve un grand nombre de prêtres, de pasteurs, de religieux et de moines de différentes traditions chrétiennes, préoccupés par la pauvreté et les besoins des populations auprès desquelles ils œuvraient. On porte attention aussi à des laïques engagés qui ont eu une influence significative et ont favorisé une expansion du coopérativisme hors frontières. L'auteur décrit brièvement des expériences réalisées dans un grand nombre de pays d'Europe et des Amériques, insistant sur les origines. Il laisse ainsi le lecteur sur sa faim, mais une très riche bibliographie permet à ce dernier de combler ses attentes.

En ce qui concerne l'expérience québécoise et canadienne, elle occupe une

dizaine de pages. On y traite entre autres d'Alphonse Desjardins et des Caisses populaires, du mouvement d'Antigonish et de ses programmes de formation sociale, du père Georges-Henri Lévesque, fondateur et premier doyen de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, en scrutant sa position sur la déconfessionnalisation des coopératives.

Dans sa conclusion, Pezzini pose la question suivante: «Qu'est devenue la source chrétienne de la coopération en ce temps de crise des idéologies et des religions?» Il appelle à l'observation des faits et des événements. Il souligne que la prise de parole de l'Église en faveur des coopératives n'a jamais été aussi importante que depuis le pontificat de Jean-Paul II. Plus largement, il évoque le renouveau du mouvement communautaire qui a suscité de nombreuses expériences pour répondre à de nouveaux besoins: coopératives de travail, de production, de consommation, de services, d'épargne et de crédit, etc.; la coopérative étant «d'abord fille de la nécessité», selon les mots du sociologue Henri Desroche.

Jacques Racine

Jésus, l'homme qui préférait les femmes

CHRISTINE PEDOTTI
Paris, Albin Michel, 2018, 192 p.

Le titre est accrocheur, un brin provocateur. Mais l'ouvrage de la journaliste, féministe et écrivaine catholique Christine Pedotti est une étude rigoureuse et attentive des relations que Jésus noue avec les femmes et le monde féminin. À partir de textes de l'Évangile dont nous croyons déjà tout connaître, l'auteure dessine, par touches progressives, un Jésus non conformiste par son célibat même. Il continue à rompre avec les traditions de son milieu en regardant les femmes, en les admirant et en parlant avec elles, en les touchant et en se laissant lui-même toucher par elles, en les invitant à se libérer. Enfin, il partage avec elles son message, comme au matin de Pâques, en leur confiant l'annonce de la résurrection, avant même ses apôtres.

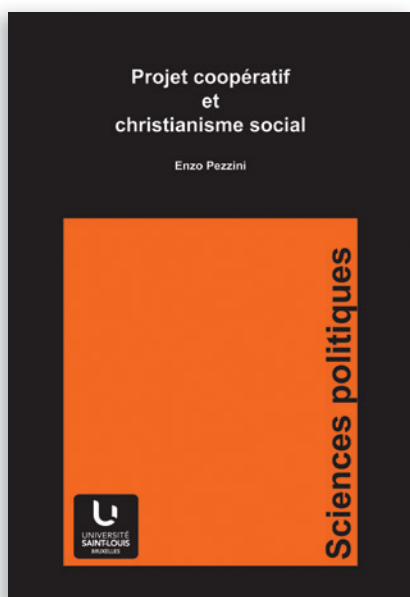
Ces récits de rencontres de Jésus avec



différentes femmes mettent en relief des dimensions qui sont en quelque sorte gommées par les interprétations habituelles des textes de l'Évangile. Par exemple, l'examen attentif de ce qu'on pourrait appeler le discours «inclusif» de Jésus nous montre qu'il fait constamment référence à l'univers féminin autant que masculin. Ou encore l'appellation de «fille d'Abraham», utilisée pour la première fois dans la Bible qui n'en avait jusque-là que pour «les fils d'Abraham», que Jésus va donner à la femme courbée, suggérant selon l'auteure que les femmes ne sont pas la propriété des hommes. Ou encore l'admiration que Jésus porte à la foi d'un nombre important de femmes, et notamment à celles tout en bas de l'échelle sociale, comme les veuves et les étrangères.

C'est à partir d'observations fines que prend forme un personnage étonnant, compte tenu de l'époque et du milieu, un homme qui traite les femmes comme des personnes à part entière, sans les enfermer dans leur rôle traditionnel d'épouse ou de mère. Cette attitude, qui n'a guère été retenue par la tradition ecclésiale, a beaucoup de sens aujourd'hui: Jésus n'était pas prisonnier des stéréotypes de genre!

Le dernier chapitre s'intitule «Les femmes préférées et oubliées». La description du processus d'effacement des personnages féminins de l'Évangile, notamment de Marie de Magdala, par la tradition catholique est convaincante et troublante. Mais pour ce qui est des «préférées» de Jésus, la démonstration apparaît plus faible, si ce n'est son



attention envers tous les laissés-pour-compte de la société.

Étrangement, l'auteure écarte une femme pourtant centrale dans la vie de Jésus et dans la tradition catholique : Marie, sa mère. Le chapitre qui lui est consacré n'aborde essentiellement que la manière dont la tradition a parlé d'elle : l'image stéréotypée de mère, de vierge et de femme obéissante. L'auteure n'interroge pas la relation de Jésus à Marie dans ce qu'elle pourrait nous révéler des relations de Jésus avec les femmes. C'est une lacune.

Ce qui est certain, c'est que ce portrait de Jésus révèle une capacité de bienveillance et de tendresse bouleversante à travers des amitiés fortes et égalitaires avec les femmes. On sent l'auteure sensible à ce Jésus, beaucoup plus charnel et capable d'intimité que l'image qui nous en est habituellement transmise par la tradition, mettant l'accent sur sa force de caractère et son autorité. C'est là une des grandes qualités de cet ouvrage.

Enfin, ce nouveau regard sur Jésus montre bien que le rôle de soumission qui est encore largement assigné aux femmes dans le christianisme, comme dans la plupart des autres traditions religieuses, ne découle pas de Jésus mais des préjugés patriarcaux que l'Église a préféré adopter plutôt que de proclamer la libération des femmes comme Jésus l'avait fait. L'eût-elle suivi, un autre monde aurait sans doute été possible...

Claire Doran

Qui sommes-nous pour être découragées ?

PASCALE DUFOUR
ET LORRAINE GUAY

Montréal, Écosociété, 2019, 253 p.

Voulant contribuer à préserver la mémoire militante des mouvements sociaux, Pascale Dufour, professeure de science politique à l'Université de Montréal, s'est longuement entretenue avec Lorraine Guay pour nous offrir ce fascinant récit de vie. Le portrait dressé ici de cette figure de proue du mouvement communautaire autonome a certainement de quoi inspirer toutes les personnes qui le liront.



Le livre présente, en alternance, des chapitres à caractère biographique et d'autres relevant davantage de la philosophie politique, c'est-à-dire centrés sur l'itinéraire idéologique de Lorraine Guay et sur les ressorts normatifs de son militantisme.

Au plan biographique, les segments les plus significatifs du livre sont le chapitre sur son adolescence – où, à l'âge de 15 ans, elle amorce son engagement social avec la Jeunesse étudiante catholique – et son entrée dans la vie adulte ; celui sur le quart de siècle qu'elle a consacré à la santé communautaire (d'abord à la Clinique communautaire de Pointe-Saint-Charles, ensuite au Regroupement des ressources alternatives en santé mentale du Québec) ; enfin, celui sur la solidarité internationale.

On se délectera chemin faisant d'un certain nombre d'anecdotes savoureuses. Par exemple, dès l'âge de 17 ans, alors que la Révolution tranquille se met en branle, Lorraine fait la pluie et le beau temps avec ses camarades à l'école normale. Le personnel de l'établissement, encore à cette époque largement issu du clergé, l'a dans sa mire, ce qui lui vaudra d'être expulsée.

On suivra également avec fébrilité le récit de son aventure comme infirmière dans le maquis salvadorien, aux côtés des guérilleros du Front Farabundo Martí de libération nationale, en 1983. Pendant huit mois, séparée de ses enfants alors âgés de trois et huit ans, Lorraine Guay se fond dans le décor du Cerro de Guazapa, vivant intensément les émotions et les contradictions induites par la lutte révolutionnaire.

Plusieurs chapitres servent davantage à décrire le cheminement intellectuel autodidacte de Lorraine Guay. Issue du catholicisme social, elle connaîtra – comme tant de gens à gauche – une trajectoire politique très riche, faite de nuances et d'ambivalences. Tout en ayant rompu radicalement avec l'Église, elle continuera par exemple d'afficher un engagement sociopolitique mû par une quête de transcendance.

Sa conception de l'action politique est ample et inclusive. En outre, on peut percevoir une ouverture à la diversité des tactiques, Lorraine Guay refuse de condamner un moyen d'action pour le seul motif qu'il serait violent. Elle assume autant l'héritage des luttes de libération nationale que celui de Mai 1968 ou du Printemps érable.

Sa conversion tardive au féminisme est assez représentative du parcours laborieux qu'ont pu emprunter de larges segments de la gauche québécoise. Il en va de la sorte au fil de plusieurs autres réflexions personnelles dont ce livre est le témoin, que ce soit sur la laïcité, l'indépendance du Québec, la politique partisane ou l'articulation à établir entre action autonome des mouvements sociaux et participation à la prise de décision étatique. Ainsi, à travers le parcours singulier de Lorraine Guay, on a accès à une forme de synthèse de l'évolution idéologique de la gauche québécoise, avec ses hésitations, ses doutes, ses paradoxes, mais aussi ses avancées et son processus de maturation politique.

Au final, il faut aussi saluer le travail des éditeurs qui, comme Écosociété, se donnent la peine, depuis quelques années déjà, de documenter la contribution généreuse des « grandes peintures » des mouvements sociaux québécois. Lorraine Guay est indubitablement l'une d'elles et ce livre a le mérite supplémentaire de lui rendre hommage de son vivant.

Philippe Boudreau